

*Un été
pour rêver*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Un été pour rêver / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951- , auteure

Identifiants : Canadiana 20260021814 | ISBN 9782898045318

Classification : LCC PS8611.O8733 E84 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JACYNTHÉ-MONA FOURNIER

*Un été
pour rêver*

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

La rivière des secrets, 2025

Les enfants de la colline, 2024

Si un jour tu reviens, 2023

Au fil de l'espoir, 2023

Des horizons infinis, 2022

Ces gens du fleuve, 2022

Les préludes du bonheur, 2021

À l'aube des grands jours, 2020

*À ma famille, à mes amis
et à mes fidèles lecteurs et lectrices
À mon amour, Serge*

Chicoutimi, 1952

Jacqueline finissait sa journée de travail comme secrétaire privée du grand patron. À vingt-deux ans, c'était une jolie fille. Dotée d'un sourire éblouissant, elle était plus grande que la moyenne des femmes et possédait une charmante personnalité. Ses cheveux bruns ondulés, qu'elle gardait mi-longs, mettaient en valeur ses yeux bleus habilement maquillés.

Dès sa sortie de l'édifice, qui abritait la compagnie Auger & Nadeau, ingénieurs forestiers et arpenteurs géomètres, située sur la rue Racine, elle se dirigea vers l'autobus qui la conduirait à la maison, où elle vivait toujours avec ses parents. En ce beau vendredi soir, elle ne ressentait aucune envie de rentrer chez elle. Elle aurait plutôt souhaité marcher le long de la rue principale et admirer les nouveautés exposées dans les vitrines des magasins. Néanmoins, elle était consciente que ses parents l'attendaient et qu'elle aurait encore à subir leurs récriminations si elle arrivait en retard.

Juste avant de monter dans l'autobus, elle aperçut l'associé de son patron, René Nadeau. Elle le suivit des yeux pendant un moment, espérant qu'il la verrait et lui dirait quelques mots. À son grand regret, il s'engouffra dans sa voiture sans se retourner.

Depuis qu'elle avait commencé à travailler au sein de la compagnie, il y avait maintenant quatre ans, Jacqueline était amoureuse de cet homme, qui ne semblait guère s'apercevoir qu'elle existait. Il demeurait poli et gentil avec elle, mais sans plus.

Finalement, elle descendit de l'autobus à quelques maisons de chez elle. Cette belle journée de printemps lui donnait envie de chanter et de danser. De plus, elle avait toute la fin de semaine devant elle.

Dès qu'elle poussa la porte de la maison familiale, son sourire s'évanouit.

— Enfin, te voilà ! lança son père, assis au salon. Il me semble que tu as pris du retard. La ponctualité, ce n'est pas ton fort, hein ?

— Vous irez vous plaindre à la compagnie d'autobus, c'est elle qui décide des horaires, répondit-elle en se dirigeant vers sa chambre.

Son père continua à parler, mais elle ne porta aucune attention à ce qu'il disait. Une fois la porte de sa chambre refermée, elle enleva ses chaussures en soupirant. Elle en avait assez de cette vie dans la maison de ses parents où elle était traitée comme une enfant irresponsable.

Elle finissait à peine de se changer lorsque sa mère, comme à son habitude, entra dans sa chambre sans frapper.

— Le repas est prêt, cesse de nous faire attendre, le pâté au saumon va refroidir.

Chaque vendredi, sa mère allait acheter un pâté au saumon qu'elle servait pour le souper. Faire maigre cette journée-là était obligatoire, sinon, on devait s'en confesser. Une fois à table, elle ne se servit qu'une petite portion et sa mère le remarqua aussitôt. Jacqueline n'en pouvait plus de manger toujours la même chose chaque vendredi soir.

— Tu n'as pas très faim, on dirait. Tu as dû prendre un gros dîner au restaurant avec tes compagnes de travail. Quel bel argent gaspillé quand tu peux te faire un beau lunch et l'apporter à ton ouvrage !

— Non, maman, nous ne sommes pas allées au restaurant, et je l'avais apporté, mon lunch, l'avez-vous oublié ? Et puis, vous savez bien que j'économise mon argent.

— Pour quoi faire ? s'empressa de demander son père.

Jacqueline hésita un moment avant de répondre :

— Parce que je veux m'acheter un char.

— Hein ? Toi, t'acheter un char ? répliqua-t-il aussitôt. Que je ne te voie pas arriver avec ça dans la cour !

— Pourquoi pas ? Vous n'êtes pas tannés de toujours venir me reconduire et de revenir me chercher chaque fois que je veux sortir ?

— Comme ça, je m'assure que tu ne vas pas veiller dans des trous et que tes amis ne sont pas des *bums*.

— Papa, dois-je vous rappeler que je suis majeure ?

— Oui, et après ? Tant que tu vivras sous mon toit, tu suivras les règles de cette maison, et les miennes.

— Vous oubliez, aussi, que je vous paye une pension depuis que je travaille.

— J'ai déboursé pour te faire instruire.

— Je sais, et, tout bien calculé, ça fait longtemps que je vous ai remboursé.

La conversation s'envenimait, mais Jacqueline commençait à y être habituée. Ce soir, elle téléphonerait à Carole, une de ses amies, pour lui demander si elle pouvait aller jaser avec elle. Elle aurait trouvé n'importe quel prétexte pour ne pas avoir à passer sa soirée en compagnie de ses parents, Gaston et Lisette Lafontaine.

Elle termina son repas, avalant difficilement ce maudit pâté qui goûtait la même chose depuis des années. Avec sa mère, elle lava et rangea la vaisselle avant de retourner à sa chambre.

Sa mère avait encore replacé ses choses. Jacqueline détestait l'intrusion dans son monde ; Lisette croyait avoir tous les droits sur sa fille, même celui de ranger à sa façon à elle ses vêtements et ses objets personnels sur son bureau et dans ses tiroirs. Jacqueline ne pouvait rien dissimuler dans cette pièce, car si sa mère découvrait quelque chose de nouveau, elle lui demanderait aussitôt des explications sur sa provenance, comme si elle craignait qu'un nouveau sac à main ou une nouvelle paire de gants puissent apporter la peste dans la maison.

Jacqueline sortit de sa chambre pour téléphoner à Carole, en espérant que son amie accepterait de la voir malgré ses

deux enfants qui la tenaient occupée. Elle n'avait pas encore mis le doigt au cadran du téléphone que sa mère était déjà derrière elle.

— Qui appelles-tu ?

Avec lassitude, Jacqueline répondit :

— Une de mes amies, qu'est-ce que vous croyez ? Je n'appelle pas les pompiers, quand même !

— C'est ça, tu vas encore sortir et nous laisser tout seuls. On ne te voit presque pas de la semaine, tu pourrais au moins nous consacrer ta fin de semaine, se plaignit Lisette.

— Maman, vous me voyez tous les soirs. J'ai beaucoup travaillé cette semaine, sans même prendre de pauses. Je pense que j'ai bien le droit d'aller jaser avec une de mes amies, lâcha-t-elle d'une voix où perçait une impatience mal contenue.

— Bon, je ne dis plus rien. Un jour, quand nous ne serons plus là, tu regretteras de ne pas avoir pris soin de nous autres.

Jacqueline ne répondit pas, se contentant de lever les yeux, exaspérée. Aucun argument, que ce soit avec son père ou avec sa mère, ne se terminait sur une note de gaieté. Elle finissait toujours par aller s'enfermer dans sa chambre plutôt que de les entendre se plaindre continuellement du moindre de ses agissements.

Elle composa le numéro de téléphone de Carole.

— Salut, madame Bernier !

— Hé, salut, toi ! Qu'est-ce qui se passe de nouveau ?

— Rien, sauf qu’il fait beau et que j’ai envie de sortir. Est-ce que ça te dérange si je passe te voir un peu ?

— Tu me ferais bien plaisir. Les enfants ont soupé et je me prépare à leur donner leur bain. Je t’attends.

— À tout à l’heure, termina-t-elle en raccrochant.

Elle enfila son manteau de printemps et se préparait à partir quand son père sortit du salon.

— Où tu vas, comme ça ?

Jacqueline fit mine de ne pas l’avoir entendu et sortit sans lui répondre. Mais Gaston Lafontaine s’empressa de la suivre.

— Je t’ai posé une question. Où est-ce que tu vas en plein vendredi soir, et quand vas-tu rentrer ?

Elle s’arrêta en soupirant, ne prenant pas la peine de se retourner.

— Je vais chez Carole et je ne sais pas quand je rentrerai, rétorqua-t-elle en s’éloignant rapidement pour sauter dans l’autobus qui arrivait.

Une demi-heure plus tard, Carole, son amie depuis l’école primaire, l’accueillit avec le sourire.

— Salut ! Entre et enlève ton manteau. Je viens juste de coucher les enfants, on va être tranquilles pour parler. Comment ça va ? demanda-t-elle pendant que Jacqueline accrochait le vêtement et replaçait ses cheveux décoiffés par la brise printanière qui soufflait.

— Comme d’habitude. Denis n’est pas là ? demanda-t-elle en jetant un coup d’œil dans le salon.

— Jacqueline, c'est vendredi et c'est le jour de la paye. Il n'arrivera pas de bonne heure. À cette heure-là, il doit être avec ses *chums* au garage, à la taverne ou aux Chevaliers de Colomb. J'ai mis son assiette dans le fourneau du poêle comme chaque vendredi.

Jacqueline regarda son amie, qui levait les yeux de dépit et secouait la tête. Plutôt courte et avec un début d'embonpoint, Carole Bernier, avec ses cheveux blonds et bouclés, était une jeune femme joviale. Ses grands yeux verts illuminaient son visage rond aux lèvres souriantes. Sans attendre que sa visite prenne place dans l'un des fauteuils du salon, elle demanda :

— Aurais-tu faim ? J'ai fait un gâteau au chocolat cet après-midi. Avec une belle grande tasse de café, je pense que ça passerait bien !

— Oui, surtout que j'ai encore eu droit à l'éternel pâté au saumon du vendredi. Prépare-nous deux beaux morceaux pendant que je remplis les tasses, dit-elle en la suivant à la cuisine.

Tout en jasant de la température et ensuite des enfants, elles dégustèrent leur part de ce délicieux gâteau et avalèrent leur café. En ramassant les assiettes, Jacqueline s'exclama :

— Carole, il n'y a personne qui fait des gâteaux aussi bons que les tiens. Tu devrais t'ouvrir une pâtisserie.

— Crois-tu que je n'y pense pas ? Denis boirait sans doute tous les profits, mais au moins, je pourrais avoir un peu d'argent dans ma poche. Je ne trouve pas ça bien drôle quand je vois les femmes qui travaillent signer et remettre leur chèque de paye à leur mari. Comment veux-tu te ramasser

de l'argent pour quelque chose que tu souhaites avoir si tu n'as jamais une cenne à toi? Et dire que je ne sais même pas combien il gagne. Il me donne l'argent pour le ménage et les enfants, et tu peux être sûre que je gruge là-dessus pour m'en mettre de côté, même si nous n'avons pas le droit, nous, les femmes, d'avoir un compte en banque. Des fois, il se sent généreux et me refile quelques piastres de plus. Aussi bien te le dire, il m'arrive de lui faire les poches quand il rentre à moitié soûl, termina-t-elle avec un air faussement coupable.

Jacqueline lui répondit en laissant éclater son rire devant l'audace de son amie et continua en soupirant :

— On a toutes nos rêves, mais en attendant, il nous faut affronter la réalité, et il y a des jours qui ne sont guère plaisants. Tu sais, depuis qu'il y a eu la guerre, beaucoup de choses ont changé, et je suis certaine que nous, les femmes, on ne restera pas coincées dans cette vie de soumission pendant encore cinquante ans.

— En attendant, on peut quand même faire des projets. Toi, c'est quoi qui te tenterait en cette belle journée de printemps?

— M'acheter un char et aller où je veux en toute liberté. Je n'en parlais pas beaucoup, mais ça fait des années que je ramasse mon argent rien que pour arriver à en avoir un et à le payer *cash*. Quand je reçois des bonus, je ne le dis pas à mes parents, ils s'empresseraient de hausser le montant de ma pension en supposant que je gaspillerais cet argent. Maudit, pour économiser, je couds presque tout mon linge et, quand il fait beau, je marche jusqu'au travail pour ne pas dépenser

une cenne pour un billet d'autobus. Mais je vais y arriver, je vais l'avoir, mon char, et ce n'est pas Gaston Lafontaine qui va m'en empêcher.

— Moi aussi, j'aimerais bien ça que Denis se décide à en acheter un. Avec nos deux petits moineaux, ce serait bien commode. Claire et son mari viennent juste d'en faire l'achat. Tu comprends, avec ses trois enfants, c'était quasiment nécessaire. Raynald peut se le permettre, avec la belle *job* qu'il a à l'Alcan.

— Et comment va-t-elle, notre amie Claire ?

— Bof, entre les crises de son cher Raynald et les tromperies qu'il lui fait peut-être, elle va quand même assez bien. Monsieur sort tous les samedis soir, par affaires qu'il dit. Heureusement qu'elle a le téléphone, on peut se parler. Des fois, elle m'appelle, et je sens qu'elle ne va pas tellement bien. Elle ne le dit pas, mais je soupçonne son Raynald de lui donner des volées. On dirait qu'elle a peur de lui. Avec trois enfants l'un à la suite de l'autre, elle n'a pas le choix de subir le caractère de monsieur, qui ne semble jamais content dès qu'il met le pied à la maison. Mais tu connais Claire, elle n'est pas le genre à trop se confier, même à nous autres, ses amies. As-tu reçu des nouvelles de Michelle ? Il me semble que ça fait longtemps qu'elle n'a pas téléphoné.

— Justement, nous avons parlé quelques minutes la semaine dernière. Elle m'a dit qu'il y avait du matériel en vente chez Gagnon Frères. Je vais aller voir ça demain, je voudrais me faire du nouveau linge d'été. C'est tellement plaisant d'étrenner quelque chose de neuf pendant les vacances !

— Parlant de vacances, penses-tu que nous serons capables de nous réunir au chalet de tes parents cette année?

— Je pense bien. Ils ne refusent jamais de nous le prêter, comme ça, ils savent où je suis et avec qui. De toute façon, ma mère n'aime pas la nature, et encore moins le chalet.

— Pourtant, on peut difficilement avoir mieux pour des vacances que le lac Saint-Jean, avec ses plages. Surtout que Saint-Gédéon est vraiment un endroit superbe, même si ça sent parfois le p'tit bœuf.

Jacqueline secoua la tête.

— C'est une si belle région agricole, le Lac-Saint-Jean! J'ai toujours envie d'y retourner. Tu te souviens de la dernière fois où nous nous sommes réunies? Ça fait déjà deux ans, puisque l'an dernier, Claire venait d'accoucher et n'avait pas pu venir. Elle voulait qu'on y aille sans elle, mais pas question, nous sommes quatre amies et il faut que nous en profitions ensemble, souligna Jacqueline. Cette année, mes vacances seront après la première semaine du mois d'août.

— Les autres devraient pouvoir s'arranger pour être là, mais je vais vérifier avec Claire et Michelle. De mon côté, ma belle-mère va certainement accepter de venir garder les enfants, et son cher garçon. Elle aime bien se sentir utile auprès de nous autres. C'est une bonne personne et je l'aime bien, même si je ne la vois pas souvent. Tu sais, elle a toujours peur de déranger, alors ses visites sont rares. Raison de plus pour s'acheter un char, on pourrait aller la chercher plus souvent. Pauvre elle, elle est toute seule la plupart du temps.

Jacqueline écoutait son amie babiller. Elle n'était jamais à court de paroles, et sa bonhomie était contagieuse. La petite Carole avait toujours été le boute-en-train du groupe. Depuis l'école primaire, les quatre filles avaient formé des liens, et les années n'avaient rien changé à leur amitié.

Elles parlèrent de tout et de rien : de mode, de recettes et des événements qui se passaient à Chicoutimi et ailleurs dans la région du Saguenay. Vers vingt et une heures, Jacqueline se leva pour partir.

— Merci pour cette belle soirée, je te laisse joindre les autres pour nos vacances cet été. J'espère vraiment que Claire et Michelle vont pouvoir se libérer.

— Et merci à toi d'être venue me tenir compagnie. Pour les autres, tu ne peux t'imaginer à quel point je serai convaincante.

— Oh oui, je peux très bien me l'imaginer ! répondit Jacqueline en riant.

Lorsqu'elle rentra chez elle, après avoir pris tout son temps en descendant de l'autobus plusieurs rues plus loin, ses parents étaient assis au salon. Sa mère tricotait et son père lisait son journal.

— Bon, lança sa mère, on va pouvoir aller se coucher maintenant puisque tu es rentrée !

— Vous n'aviez pas à m'attendre. D'ailleurs, il est encore de bonne heure pour aller se coucher.

— On voit bien que ce n'est pas toi qui prends soin de cette grande maison tous les jours, lança sa mère avec hargne.

Jacqueline préféra ne pas argumenter avec elle.

— Bonne nuit, maman, et vous aussi, papa. Dormez bien, se hâta-t-elle d'ajouter en regagnant sa chambre.

Elle sortit de son armoire la boîte où elle gardait ses patrons de couture et s'assit dans sa petite chaise berçante. Elle en choisit quelques-uns qui lui serviraient pour confectionner des pantalons longs, des capris et des shorts qu'elle porterait à la plage. Ensuite, elle ajouterait quelques blouses sans manches et une ou deux robes chemisiers. Dans la vitrine du magasin People, sur la rue Racine, elle avait aperçu une robe de soirée blanc et rouge qui lui faisait terriblement envie. Avec ses chaussures à talons hauts et des bas de nylon, elle aurait fière allure pour aller danser. À cinq dollars quarante-neuf, la robe était dispendieuse, mais Jacqueline avait accepté la demande de son patron de faire des heures supplémentaires et, avec ces quelques dollars en plus, elle se gâterait cette année. En y songeant, peut-être donnerait-elle un montant à sa mère, qui rêvait de posséder un poêle électrique à quatre ronds, comme ceux qu'on offrait chez Simpson à plus de deux cents dollars. Si son père n'avait pas été si pingre, elle l'aurait déjà eu, son poêle électrique. Pourtant, en tant que professeur dans une école pour garçons, il ramenait un salaire décent à la maison. La crise économique, qu'ils avaient vécue avant la guerre, les avait profondément marqués, et Gaston Lafontaine craignait encore d'avoir à revivre ces temps difficiles.

Le lendemain, Jacqueline téléphona à Michelle pour l'inviter à aller voir un film au Théâtre Capitoile où on présentait *Les ensorcelés* avec Lana Turner, Kirk Douglas et Walter Pidgeon, ainsi qu'un film d'aventures, et son amie accepta avec plaisir. Elles se donnèrent rendez-vous devant l'établissement.

Lorsqu'elle vit arriver Michelle, qui venait de stationner sa voiture un peu plus loin, Jacqueline ne put s'empêcher d'admirer son apparence sophistiquée. Du même âge qu'elle et mariée depuis trois ans, son amie habitait à Jonquière. Le couple n'avait toujours pas d'enfants et, de toute façon, Michelle n'en voulait pas, pas plus que Bernard, son mari.

— Salut, Jacqueline, je suis contente que tu m'aies téléphoné. J'ai aussi reçu un appel de Carole ce matin, mais on s'en reparlera après le film.

Jacqueline regarda son amie. Sans être la plus belle, Michelle possédait un visage harmonieux. Toujours maquillée et habillée avec soin, elle faisait l'envie de plusieurs femmes autant grâce à ses cheveux auburn et ses yeux bruns qu'à son élégante silhouette. Son mari, qui occupait une belle situation comme vendeur d'automobiles, l'accompagnait rarement. Michelle prenait la voiture qu'il lui avait achetée et sortait quand ça lui tentait. Mais Jacqueline devinait que son amie n'était guère heureuse dans ce mariage qui battait déjà de l'aile après quelques années seulement.

Les films venaient de se terminer et, une fois sur le trottoir, Michelle suggéra :

— Est-ce que ça te tente d'aller manger quelque chose ? Un bon hot-dog et un casseau de frites, ça serait bon.

— Oui, avec sel, vinaigre et ketchup. Je te suis ! D'ailleurs, il est encore trop de bonne heure pour rentrer.

Elles dénichèrent un petit casse-croûte et, en dégustant leur repas, les amies discutèrent des films qu'elles venaient de voir.

Ensuite, elles se promenèrent sur la rue Racine pour admirer les vitrines où les nouveautés d'été faisaient leur apparition dans des étalages qui les mettaient en valeur.

Michelle reconduisit bientôt sa copine et stationna son auto près de la maison.

— Dis-moi donc, s'enquit Jacqueline avant de descendre, c'est un peu indiscret de te demander ça, mais j'aimerais savoir combien ça coûte, une voiture comme la tienne.

— Ça dépend. Mon mari pourrait te renseigner mieux que moi et te donner plusieurs informations. Demain matin, il va être à la maison, appelle-moi pendant la messe de neuf heures.

— D'accord. Et pour les vacances, vas-tu venir au chalet?

— Certainement. Tu te rappelles, il y a deux ans, comment on s'est bien amusées ensemble? Et puis, une semaine dans un endroit pareil, ça nous donne l'impression d'être libres à nouveau.

— Je suis contente de pouvoir compter sur toi. Merci pour cette belle soirée! Je te téléphone demain matin, aussitôt que mon père et ma mère vont être partis pour la messe, et que je vais pouvoir parler librement.

* * *

Pendant la semaine qui suivit, Jacqueline téléphona aussi à Claire.

— Salut, Claire, est-ce que je te dérange?

— Non, non, les enfants sont couchés. Une chance qu'ils dorment l'après-midi, ça me permet de souffler un peu.

— Comment ça va pour toi ?

— Bof, pas mieux et pas pire que d'habitude.

— Est-ce que Carole t'a parlé d'aller passer des vacances au chalet ?

— Oui, quand j'en ai discuté avec Raynald, il a accepté sans rouspéter, pour une fois. J'en ai aussi parlé à ma mère, et elle accepte de s'occuper des enfants pour une semaine. Je suis tellement soulagée, ça va me faire du bien de m'éloigner d'ici, parce que des fois, je n'en peux plus. Ma grande peur, c'est que Raynald change d'idée, mais papa m'a dit que si ça arrivait, il ne le laisserait pas faire. Mon père, lui, ne craint pas de lui tenir tête, et mon mari file doux quand il le voit se pointer le nez à la maison. Papa l'a déjà assis une couple de fois. Les anciens soldats, ça ne l'impressionne pas. Bon, je te conteraï ça un autre jour. Et toi, ça va ?

— Toujours la même routine. Au bureau, il y a beaucoup plus de travail avec l'été qui se pointe, mais plus de travail signifie plus de sous dans ma poche.

— Tu vas te mettre riche, s'exclama Claire, pour la taquiner.

En riant, Jacqueline lui répondit :

— Je le voudrais bien, mais ce n'est pas près d'arriver avec les salaires qu'on verse aux femmes et qui sont toujours beaucoup plus bas que ceux des hommes.

— Je sais, mais on peut toujours rêver, n'est-ce pas ?

— Et si les rêves devenaient réalité?

— Ce serait trop beau, mais on ne sait jamais. Il faut continuer à espérer, qui sait où ça peut nous mener? ajouta Claire.

— Tu as peut-être raison. Bon, je te laisse, on se reparlera de tout ça dans quelque temps. Ça m'a fait plaisir de t'entendre.

* * *

L'été avançait et, entre ses longues heures au bureau et la confection de ses vêtements, Jacqueline faisait quelques sorties avec ses compagnes de travail. Elle assistait à des soirées de danse, où elle ne manquait jamais de cavaliers, mais aucun d'eux ne l'intéressait.

Lors d'une de ses sorties à l'hôtel Au Parasol, elle avait aperçu René Nadeau, qui était accompagné d'une fille avec qui il avait dansé plusieurs fois. Jacqueline avait observé son collègue discrètement une partie de la soirée.

Âgé de vingt-neuf ans, René Nadeau pouvait se vanter de posséder une belle apparence. Elle avait appris des autres employés que c'était un sportif qui jouait au baseball et au tennis et qui aimait la natation. L'hiver, il pratiquait le ski et faisait partie d'une équipe de hockey. Sa peau gardait toujours un bronzage parfait, puisque son travail en arpentage l'obligeait à exercer son métier au grand air. Avec ses cheveux presque noirs et son sourire enjôleur, on aurait juré qu'il était de descendance espagnole. Son petit air exotique faisait fondre les cœurs, et il y avait toujours plusieurs femmes qui papillonnaient autour de lui. Sauf Jacqueline Lafontaine.

Elle l'ignorait encore, mais René avait remarqué son attitude. Même si elle faisait sa *stuck-up* et qu'elle feignait souvent de ne pas le voir, elle ne devait pas être différente des autres.